

HISTORIENS & GEOGRAPHERS

113^e année - N° 457 - FÉVRIER 2022

Revue de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie - ISSN 00 46-757 X - Prix : 19 € TTC

DOSSIER : LE GÉNOCIDE DES TUTSI RWANDAIS

L'APPEL DE L'APHG : ÉRIGEONS ENSEMBLE UN MUR CONTRE LA HAINE
UN SIÈCLE D'HISTOIRE DU COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS DE GÉOGRAPHIE
GRANDS ENTRETIENS AVEC VINCENT DUCLERT ET SERGE BARCELLINI

L'INSCRIPTION DU GÉNOCIDE DANS L'ESPACE ET LE TERRITOIRE : AVRIL-JUILLET 1994

Une lecture géo-historique du génocide des Tutsi au Rwanda est essentielle afin de comprendre son inscription dans le territoire et dans l'espace comme condition de son efficacité. Rappelons que la maîtrise du foncier se trouvait au cœur des théories extrémistes hutu, héritées du mythe hamitique et des fantasmes coloniaux autour de la région des Grands Lacs. Deux échelles de lecture de l'espace du génocide peuvent ainsi être proposées : d'une part à l'échelle nationale, il s'agit d'examiner les modalités par lesquelles la politique d'extermination s'est inscrite dans la structure territoriale et administrative ; et d'autre part, de prêter attention au rapport à l'espace tant des victimes que des tueurs dans une perspective plus micro-historique.

Dans les années 1990, sur fond de mises en garde incessantes contre « l'infiltration » proférées par la RTLM, la fuite par les frontières nationales a progressivement été rendue difficile, jusqu'à être totalement proscrite après l'arrivée au pouvoir du gouvernement intérimaire le 9 avril 1994. À la mort du président Habyarimana le 6 avril au soir, des barrières sont érigées dans Kigali avant de se multiplier dès le lendemain et d'hérisser routes et chemins dans l'ensemble du pays. À partir du 20 avril, la totalité des communes sont touchées par les massacres. Si la stratégie militaire a servi à justifier l'érection de barrières sur les axes de circulation, la géographie des massacres montre que la priorité s'est portée sur le génocide et non sur la guerre contre le FPR. L'efficacité des massacres repose en outre sur un maillage territorial particulièrement resserré, depuis l'échelle nationale jusqu'aux plus petites entités administratives. Ce quadrillage s'appuie sur la structure administrative territoriale préexistante – préfecture, commune, secteur, cellule – et permet de s'assurer qu'aucun Tutsi ne parvienne à échapper au génocide. Certains préfets, bourgmestres et conseillers de secteur ont d'ailleurs joué un rôle très important dans l'identification des Tutsi et dans l'organisation de leur extermination.

Plusieurs dispositifs de contrôle de l'espace ayant émergé dans le contexte de la guerre depuis octobre 1990 se trouvent réinvestis dans la mise en œuvre de l'extermination des Tutsi. Les barrières (*bariyeri*) constituent sans doute le plus efficace d'entre eux.

Elles ont été tout à la fois points de rassemblement des tueurs et instrument de contrôle du territoire, aux échelles les plus réduites des chemins comme à celles, plus importantes, des grands axes routiers asphaltés. Dessiner l'ensemble des barrières ayant recouvert le territoire, donnerait lieu à une carte difficilement lisible, tant elles furent nombreuses. Leur multiplication, mais aussi leur organisation minutieuse, ont grandement contribué à l'efficacité du génocide. Ces *bariyeri* gérées conjointement par des milices et des civils servirent de postes de contrôle des identités des passants notamment, par le moyen de la carte d'identité, héritée du système colonial belge, sur laquelle figure la mention ethno-raciale. Elles permirent l'arrestation et le massacre de personnes cherchant à s'échapper.

Ces barrières donnent corps au contrôle de l'espace opéré lors du génocide. En effet, les moyens déployés par un appareil d'État extrémiste savamment organisé ont été conjugués à la mobilisation de la population civile. Dans un territoire majoritairement rural, où l'habitat est marqué par la dispersion, les Tutsi cohabitaient avec les Hutu sans distinction spatiale et les mariages étaient par ailleurs légion. S'impose dès lors la nécessité pour les tueurs d'identifier leurs victimes, ce qui a souvent été rendu possible par l'implication du voisinage et des proches dans la traque et la mise à mort.

Afin d'étudier la géographie des massacres à partir d'une échelle locale, il est possible de mobiliser une analyse statistique réalisée par le démographe Philip Verwimp

* Élodie Nandal et Félicie Pette sont étudiantes à Sciences Po Paris, collège universitaire.

dans la préfecture de Kibuye, à l'ouest du Rwanda¹. Ce dernier fonde son travail sur une enquête menée par Ibuka, l'organisation des survivants du génocide, publiée en 1999². Ainsi d'après les données recueillies dans la commune de Mabanza, et dont on peut voir une partie des résultats sur le tableau suivant³, près d'un tiers des 9 257 victimes ont été tuées dans la cellule, le secteur et la commune où elles-ci résidaient. Elles furent donc assassinées au sein des frontières administratives de leurs *ingo* (leurs foyers).

Table 5 Places where Tutsi residents of Mabanza were killed in the 1994 genocide

Place of victim's death	Number of victims	Per cent
In the cell of residence	1,905	20.5
In another cell within the sector	836	9
In another sector within the commune	329	3.5
In the Gatwaro Football Stadium	3,359	36.2
In Nyamagumba ¹	677	7.3
In Bisesero ²	300	3.2
In the Kivu Lake	18	0.2
Any another place	645	10.0
Place unknown	1,188	12.8
Total	9,257	100
Place unknown	8,069	87.1

Les tueurs appartenaient en effet majoritairement au voisinage ou à l'entourage des victimes : voisins, amis, membres de la famille, religieux, coreligionnaires. À cette échelle très resserrée, les tueurs étaient amenés à participer au génocide à travers trois dispositifs principaux qui se confondaient parfois : les bandes meurtrières (*ibitero*) pourchassant les victimes au sein des frontières du secteur ; les rondes (*amarondo*) sévissant la nuit afin d'empêcher la fuite des Tutsi à la faveur de l'obscurité ; les barrières (*bariyeri*), enfin, placées sur les routes stratégiques grâce à une très bonne connaissance du territoire.

Leur connaissance des lieux va, par conséquent, se refléter dans les processus génocidaires : les massacres sont modelés par l'espace. Sur le tableau, on peut voir par exemple

que 0.2 % des victimes ont été tuées par noyade dans le lac Kivu. Lors du génocide, les espaces naturels (les ravins mais, aussi, les rivières ou les lacs) ont été utilisés à des fins meurtrières : près de 4 % des victimes à l'échelle du pays ont été noyées. En procédant de la sorte, les tueurs utilisaient leurs connaissances topographiques de façon à tuer tout en se débarrassant des corps en s'épargnant la peine de les ensevelir. On remarque qu'à Mabanza, la proportion de victimes noyées est inférieure au niveau national ; cela peut s'expliquer par le fait qu'une distance d'au moins une vingtaine de kilomètres sépare le lac Kivu de cette commune. Ce qui signifierait qu'en dépit de cette distance, des tueurs ont pu faire montre d'un réel investissement dans les massacres, fournissant l'effort d'acheminer leurs victimes jusqu'à ce lieu de mort.

Les tueurs ont de surcroît, mis en œuvre des stratégies afin de regrouper les Tutsi pour les massacrer en masse. Ainsi furent-ils regroupés dans les bureaux communaux, les églises ou, comme on peut le voir sur ce tableau, dans les stades. Le stade de Gatwaro est le lieu où le plus de victimes originaires de Mabanza ont été tuées. L'une des méthodes employées par les tueurs était alors, dans un premier temps, de feindre la protection des populations persécutées. Ils ouvraient l'accès de ces lieux publics, où étaient présents des gendarmes ou policiers armés, supposément présents pour les protéger. Les sorties étaient progressivement interdites : les personnes, prises au piège, finissaient par s'affaiblir, privées de ressources alimentaires. Les miliciens pénétraient alors les lieux, tandis que l'espace et les issues en étaient contrôlées, afin de parer toute fuite. Les victimes étaient tuées sur place. D'autres tueurs prenaient ensuite le relais pour donner le coup de grâce aux blessés et pour dépouiller les victimes. Le 18 avril 1994, plus de 10 000 personnes furent assassinées au stade de Kibuye.

Cette étude démographique souligne aussi que les Tutsi ne demeurèrent pas passifs face aux massacres et déployèrent des stratégies de survie. Certains résistèrent en se cachant dans les collines ou les marais par exemple. En se réfugiant dans les lieux publics à l'instar du stade Gatwaro, ils reproduisaient des modes de protection mobilisés lors des pogroms antérieurs. En 1994, toutefois, ces stratégies se muèrent en pièges mortels⁴.

Résumé : Inscrit dans un espace-temps singulier le génocide des Tutsi ne saurait se comprendre sans une étude fine des espaces dans lesquels il se déploie. En effet la maîtrise des particularités topographiques comme des voies de circulation accroissent l'efficacité des massacres, les victimes étant prises au piège des frontières vicinales. À partir d'études empiriques, cet article envisage donc cette dimension essentielle de l'efficacité du génocide : la prise de possession de l'espace.

¹ Philip VERWIMP, « Death and Survival during the 1994 Genocide in Rwanda », *Population Studies*, July 2004, vol. 58, n° 2, p. 233-245.

² IBUKA, *Dictionnaire nominatif des victimes du génocide dans la préfecture de Kibuye*, Kigali, 1999, 1086 pages.

³ Philip VERWIMP, *op. cit.* : tableau p. 236.

⁴ Hélène DUMAS, *Sans ciel ni terre. Paroles orphelines du génocide des Tutsi (1994-2006)*, Paris, La Découverte, 2020, p. 66-67.